Hevea Brasiliensis

Sa Suprématie Productive

Commerciale et Industrielle

dans son pays d'origine, le Brésil



1910

IMPRIMERIE FRANÇAISE

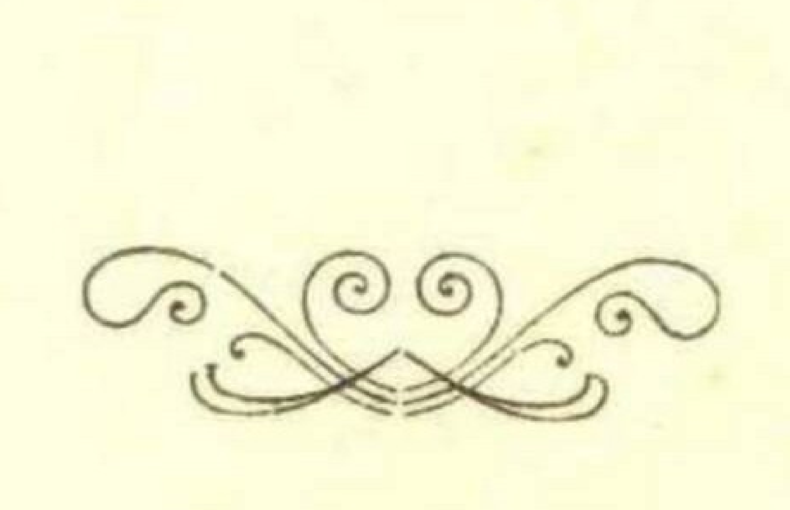
J. DANGON, 123, Rue Montmartre

PARIS

Ao Exmo Snr Bettencourt
Digmo Governador do Estado
modesta homenagem do autor
Argollo filho
18. 6. 10

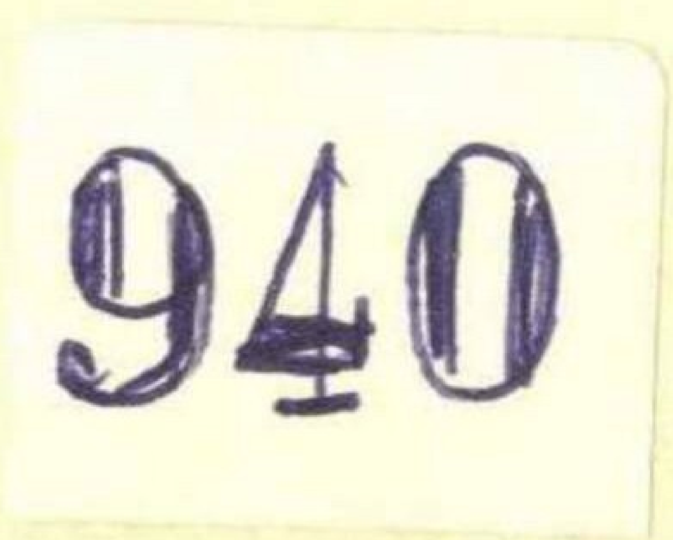
Hevea Brasiliensis

Sa Suprématie Productive
Commerciale et Industrielle
dans son pays d'origine, le Brésil





1910
IMPRIMERIE FRANÇAISE
J. DANGON, 123, Rue Montmartre
PARIS



L'an dernier, l' « Association Scientifique Internationale d'Agronomie Coloniale » de Paris, que présidait M. J. L. de Lanessan, a invité la « Sociedade Brasileira para Animação da Agricultura » à se faire représenter au 1ᵉʳ Congrès International d'Agronomie tropicale qui devait se réunir en 1910 à Bruxelles.

Cette demande fut soumise, le 10 juillet dernier, à l'approbation de l'Assemblée générale de la Société, et, sur la proposition de M. Eduardo Ferreira Cardoso, il fut fait choix d'un délégué.

Faute de documents qu'il ne put obtenir, le représentant de la « Sociedade Brasileira para Animação da Agricultura » était sur le point de renoncer au mandat dont on l'avait honoré, plutôt que de ne pouvoir traiter, comme il l'aurait voulu, de la question du caoutchouc ; il ne put cependant résister aux aimables instances du trésorier de la Société et, modifiant le programme qu'il s'était tracé, il a présenté au Congrès International d'Agriculture Tropicale, réuni à Bruxelles, au Palais des Fêtes de l'Exposition, du 20 au 23 mai dernier, la courte communication reproduite ci-après.

Paris, le 10 juin 1910.

D. Jayme.

descendance qui fleurit aux Indes, à Java, à Sumatra et ailleurs. Pourquoi, nous demandons-nous? A quoi bon faire surgir un fantôme, utile il est vrai, car il a eu et aura encore le don de secouer la torpeur routinière des *seringueiros* de ce vaste Brésil ? Pourquoi vouloir prévoir que ces deux productions, telles des sœurs ennemies, ne pourront vivre côte à côte, et que l'une fatalement devra céder le pas à l'autre ?

La production s'accroît de toutes parts, mais la consommation suit une route presque parallèle et l'industrie, avec la multiplication de ses applications nouvelles, crée des débouchés que l'on n'aurait pu soupçonner, il y a peu. A une crise prochaine, il ne faut pas penser, car le nouvel enfant de la chimie moderne, le « caoutchouc philosophal », n'est point encore prêt d'avoir vu le jour,et si le fait arrive,pourra-t-il rivaliser avec le produit des forêts brésiliennes non exploitées ou encore inexplorées, avec le latex des plantations d'Orient ou d'Afrique ? Nous sommes enclins à nous prononcer pour la négative, de même que nous sommes portés à croire que les deux grands courants de production caoutchoutière pourront coexister sans que l'une, cependant, puisse jamais rivaliser, au point de vue de ses qualités intrinsèques, avec le « Fine Pará » des forêts vierges brésiliennes, naturel ou cultivé.

Nous ne croyons donc point nous tromper, en osant affirmer sa suprématie productive, commerciale et industrielle.

Lorsque Christophe Colomb découvrit le Nouveau Monde, le caoutchouc y était déjà connu ; les naturels en faisaient usage, ainsi qu'en témoignent Herrera, compagnon de l'expédition du grand navigateur, le *De orbe novo* d'Anghiera, *l'Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne*, de Sahagun, et la *Monarchie Indienne*, de Torquemada. Tous mentionnent *l'ulequahuill*, arbre dont

le latex servait à divers usages. Les indigènes le récoltaient comme aujourd'hui et le laissaient se coaguler dans des vases ; ceux qui ne disposaient pas de récipients, s'en oignaient le corps et, après dessication, obtenaient une sorte de membrane d'épaisseur variable et toujours élastique. Avec ce latex coagulé, appelé *ulli*, les Espagnols du Mexique se faisaient des cuirasses à l'épreuve des flèches et imperméabilisaient leurs manteaux.

Malgré tout, ce produit n'attira guère l'attention et il faut arriver en 1736 et au voyage de La Condamine au Pérou, pour mesurer les degrés du méridien terrestre sous l'équtaeur, avant de voir l'Europe s'occuper de cette gomme connue à peine de quelques-uns. A l'Académie des sciences, le savant français fit part alors de l'existence, dans la province des *Esmeraldas* d'un arbre que les indigènes dénommaient *hevé*, dont le suc coagulé, servait à faire des torches ; à Quito, il apprit encore que ce même arbre croissait sur les rives de l'Amazone et que les indigènes le dénommaient *cautchu* : une autre fois, il put annoncer que les Portugais, au Pará, l'appelaient *pau-seringa* (bois seringue) parce qu'ils en faisaient des sortes de poires creuses auxquelles ils adaptaient une canule ; tout comme les Mexicains, ils en imbibaient aussi leurs chales et en faisaient même des souliers

Plus tard, Fresneau chercha à étudier, sur place, ce produit curieux et le célèbre botaniste francais Aublet, compléta ces recherches et classa l'*hevé* sous la dénomination de *Hevea goyanensis*.

Ce ne fut qu'en 1798 que l'on trouva en Afrique, des plantes secrétant du caoutchouc.

Il est donc hors de doute, de par l'histoire, que la gomme élastique et l'industrie qui en naquit sont d'origine essentiellement sud-américaine.

Dans la grande colonie Portugaise devenue en 1822 le Brésil, on ne fit rien pour la perfectionner, et on se contenta d'expédier la matière brute que

les industriels d'Europe transformaient pour en faire des galoches, des canules, voire même de la gomme à effacer : de là vint le nom de *rubber*, après l'application de Priestley, en 1770. Plus tard, Mac Intosch en découvrant les propriétés disolvantes de la naphte à l'égard du caoutchouc, créa l'industrie des vêtements imperméables. Puis, de 1829 à 1840, malgré quelques nouvelles applications diverses, les choses restèrent en l'état, sans grand progrès, lorsque Goodyear découvrit la vulcanisation et ouvrit aux applications du caoutchouc des horizons industriels insoupçonnés. La production mondiale du caoutcheuc et le prix de l'article, phénomène plutôt rare dans le domaine de l'économie politique, s'élevèrent dès lors et marchèrent, pour ainsi dire, la main dans la main.

En 1842, la production était de 270 tonnes, en 1870, elle avait presque quintuplé pour arriver à atteindre 65.000 tonnes, en 1905, 72.000 tonnes en 1908 et plus de 85.000 tonnes l'année dernière ; dès le commencement, presque toute la gomme venait de Pará et du bassin de l'Amazone comme aujourd'hui encore, du reste ; en 1903, il en produisit 30.000 tonnes, en 1905, 33.000 tonnes, en 1908, 34.000, en 1907, 38.000, en 1908, 34.000, et l'an dernier, près de 40.000 tonnes.

Tout d'abord, le caoutchouc cota à peine deux shillings la livre anglaise, s'éleva jusqu'au-dessus de trois shillings avant 1870, pour reperdre ensuite, pendant près de dix ans, une bonne partie du terrain gagné et remonter plus tard jusqu'à près de cinq shillings au commencement de 1880. Il y eut alors un fort mouvement de recul et, avec quelques à-coups, une hausse nouvelle, puis un temps d'arrêt et une reprise qui, dans les premières années de 1900 fit monter le caoutchouc à près de cinq shillings et demi ; en 1907, vint la crise américaine et son désastreux contre-coup de 1908 qui devait cependant réserver quelques mois plus tard

au latex de l'hevea, des prix jamais atteints, de 12 shillings et demi la livre anglaise.

Depuis 1850, en Asie et en Afrique on commença à exploiter les plantes à caoutchouc ; en 1876, l'*Hevea Brasiliensis* fut introduite à Calcutta, puis à Ceylan par les soins du gouvernement des Indes anglaises ; les graines venaient de Pará et avaient été payées à raison de £ 10 le mille ; plus tard on importa des plants et, aujourd'hui, on peut voir à Ceylan quelques-uns de ces premiers spécimens de culture qui n'ont pas moins de 27 mètres de hauteur et plus de deux mètres de circonférence.

Peu à peu la culture de l'hevea s'étendit, et au moyen de boutures, des plantations furent établies dans la péninsule malaise, à Queensland, à la Jamaïque, à Sumatra, à Java, aux îles Fiji, à Bornéo, dans l'Afrique anglaise et allemande ; cette initiative, toutefois, ne prit son véritable essor en Asie qu'après la baisse du prix du thé et du café et la hausse du caoutchouc.

En 1900 la consommation mondiale était de 50.384 tonnes et six ans plus tard elle s'était élevée à 65.000 pour passer ensuite à plus de 95.000 tonnes en 1907, redescendre à 67.500 tonnes en 1908 par suite de la crise américaine, et atteindre 90.000 à 100.000 tonnes l'année dernière.

Le bassin amazonien qui fournit en 1903 à la consommation 29.850 tonnes en donna 34.000 en 1906, 38.000 en 1907, et près de 40.000 l'année dernière, soit avec les autres sortes Brésil, beaucoup plus de la moitié de la production totale du globe.

Elle ne peut qu'augmenter, non seulement par la découverte de nouveaux centres d'heveas, mais aussi par l'exploitation d'immenses réserves, vierges encore, vues il y a peu, au Matto-Grosso, par le colonel Rondon, chef de la commission chargée de relier cet Etat à l'Amazone, par une ligne télégraphique.

Il y a plus encore, car les gouvernements des Etats de Para et de l'Amazone ont enfin entendu des voix autorisées, ont prêté l'oreille aux sages conseils que leur ont donné entre autres. M. Miguel Calmon du Pin e Almeida, le zélé ministre des travaux publics de M. Affonso Penna, M. David Campista, ministre des finances, M. Rodolpho de Miranda, l'actif ministre de l'agriculture de M. Nilo Peçanha, président actuel du Brésil. Ils ont décidé d'encourager les plantations d'heveas et d'accorder des primes aux planteurs, sans compter les avantages fiscaux qui leur seront octroyés. La loi de l'état de Para du 5 novembre dernier parle assez haut en faveur de cette patriotique initiative où les étrangers, tout les premiers trouveront un profit largement rémunérateur.

La suprématie mondiale de la production du caoutchouc appartient et reviendra toujours, on peut l'assurer, au Brésil, et particulièrement à l'immense bassin, pesque neuf fois plus grand que la France, baigné par le fleuve-mer, l'Amazone et ses tributaires qui offrent à la navigation plus de 50.000 kilomètres de chemins en marche.

Qu'adviendra-t-il encore de la production du Brésil, lorsque les forêts vierges du Matto-Grosso, un Etat à lui seul près de quarante-sept fois plus grand que la Belgique, verront sérieusement exploiter leurs immenses réserves, lorsque l'hevea fleurira dans les zones de cacao de Bahia et d'Espirito-Santo, si appropriées à la culture de cet arbre natif du bassin de l'Amazone ?

Ce sera un nouvel et incalculable appoint à la suprématie commerciale du Brésil en tant que producteur de « Fine Pará », même sans compter des envois de caoutchoucs moins estimés, latex coagulés de la Maniçoba, de la Castilloa, du Zapuru, du Mangabeira et d'autres Euphorbiacées encore.

A l'heure actuelle, le Brésil fournit à lui seul, 65 pour 100 de la production mondiale, l'Afrique tro-

picale vient ensuite avec 32 pour 100 et l'Asie avec 3 pour 100.

Le pourcentage du Brésil tendra forcément à augmenter, non seulement à cause de ses réserves, quoiqu'on dise inépuisables, mais aussi par suite de son nouveau commerce de caoutchouc de plantations et par les facilités que donneront bientôt aux *seringueiros* de l'intérieur, des voies de communications nouvelles, le chemin de fer de Matto-Grosso et la voie ferrée du Madeira-Mamoré qui permettra de déverser vers l'Atlantique, en tout temps, le caoutchouc si réputé de l'Acre.

Faut-il ajouter encore que l'on n'aura pas à compter les nombreux déboires si connus en Orient avec l'hevea de plantation ? Au Brésil, la syphonia trouve son habitat, vit et pousse dans un sol approprié ; ses racines ne courent pas le risque de se heurter à un sous-sol rocailleux ; son tronc, ses branches et ses feuilles ignorent, jusqu'aujourd'hui, les méfaits du cupim, ce vers destructeur, et du *corticium javanicum*, sorte de champignon vénéneux, fort commun dans les plantations d'Orient.

Il y aura, dit-on, manque de bras pour donner à cette exploitation le développement qu'elle comporte. Nous ne le croyons pas, car la main-d'œuvre affluera dès qu'on l'appellera, dès que l'on voudra faire savoir à l'ouvrier asiatique, voire même européen, qu'il est sûr de s'assurer quelque aisance en s'adonnant à l'exploitation de la *syphonia elastica*. Il y aura pour lui, danger, ajoutera-t-on; le climat de l'Amazone est mortel et un Européen ne saurait y résister. En cela, nous sommes parfaitement d'accord, si le nouveau débarqué ne s'astreint pas à l'observation des principes d'hygiène les plus rudimentaires, ou s'il tombe entre les mains d'un exploitant sans cœur qui ne s'est point préparé pour le recevoir. On a trop médit, et sans raison, du climat amazonien ; à ses

calomniateurs on peut présenter les appréciations désintéressées de savants et de voyageurs dignes de foi, tels que la Condamine, Humboldt, Agassiz, Wallace, Maury, et plus récemment, Liais, Coudreau, Paul Walle, lauréat de l'Académie française et auteur du « Voyage au pays de l'or noir ».

Le manque de soins les plus élémentaires, une nourriture peu appropriée au climat, l'abus de l'alcool, sont, pour le nouvel arrivé dans la forêt vierge, des causes de dépérissement autrement plus mortels que les piqures des moustiques, que les fièvres qu'elles peuvent engendrer et qui ont d'autant plus de prise qu'elles s'en prennent à un organisme appauvri par une existence antihygiénique et une vie de travail.

Il ne tient qu'au salarié de s'assurer son premier et indispensable capital, la santé, et il n'aura pour cela qu'à s'en tenir à l'observation de quelques principes d'une hygiène rudimentaire, d'application facile, et à ne point se laisser aller à vouloir vivre comme les colons nationaux ou étrangers déjà acclimatés et souvent victimes, eux-mêmes, de leur intempérance.

De jour en jour, du reste, le travailleur *seringueiro* est chaque fois plus assuré de trouver sinon un bien-être immédiat, au moins tout ce qu'il faut pour une première période d'acclimatement. Le patron est plus humain, il sait apprécier à sa juste valeur, la vie de son employé, le gouvernement même le lui fait comprendre, et il ne tient plus qu'au colon, devenu *seringueiro*, d'éviter d'abord l'attaque, puis les conséquences des fièvres paludéennes.

Ces fièvres mêmes tendent à disparaître, car dans les grandes exploitations caoutchoutières, on ne les connaît presque plus ; c'est, dit-on, un simple effet d'une installation plus appropriée, du

défrichement du sol et du déboisement des alentours des centres d'exploitation. Il y a peu de jours encore, on nous parlait d'une immense concession caoutchoutière située le long du parcours de 350 kilomètres de la rivière Jutahy ; on n'y compte pas moins de soixante-dix-neuf *seringaes* ou centres d'exploitation d'heveas ; en 1897, les victimes des fièvres y étaient nombreuses, aujourd'hui, nous assura-t-on, toute cette région est devenue un paradis. L'année dernière, avec 350 ouvriers ou *seringueiros*, on y recueillit 200 tonnes de caoutchouc.

Le commerce du caoutchouc fleurit au Brésil et ne pourra que s'accroître, non seulement par suite de la main-d'œuvre disponible plus nombreuse, mais encore en conséquence de la diminution du prix de revient du produit qui permettra de concurrencer aisément, sur les marchés mondiaux, la gomme d'origine asiatique ou africaine. Il faut aussi tenir compte du brillant avenir réservé aux plantations nouvelles situées à peu de distance des grands centres ; les approvisionnements faciles, et considérablement moins dispendieux, réduiront d'autant le prix de revient de l'article, tout en conservant une large marge à des bénéfices on ne peut plus compensateurs.

La suprématie commerciale de la *syphonia elastica* est un des éléments de sa suprématie industrielle, aujourd'hui déjà incontestable et que le perfectionnement des modes de préparation ne pourra encore qu'accentuer.

Il est, en effet, avéré que le « Fine Pará » n'a point de rival dans les applications industrielles et que nul caoutchouc, quelle que soit sa provenance, ne peut, au point de vue de l'élasticité et de la résistance, marcher de pair avec le produit livré par les marchés brésiliens. L'article d'Asie présente à l'œil, il est vrai, un aspect plus séduisant, il est absolument pur, mais ces avantages ne

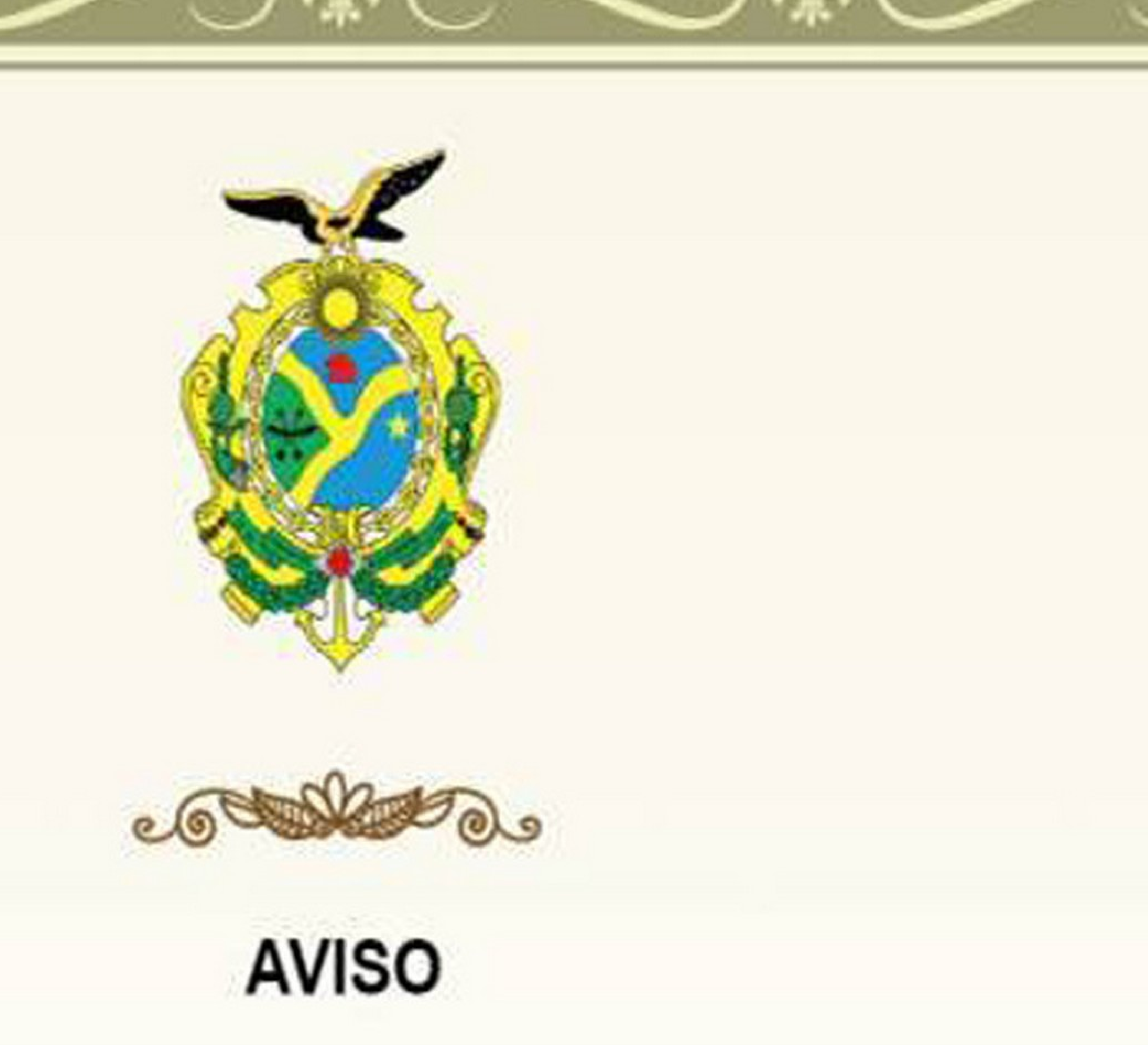
peuvent rivaliser avec les qualités intrinsèques du « Fine Pará » de provenance brésilienne. Pour le moment, on le sait, le caoutchouc, au Brésil, est préparé de façon assez sommaire, quelque peu primitive, ce qui néanmoins ne nuit en rien à ses qualités ; depuis peu cependant, tout en conservant les mêmes systèmes de cueillette et de préparation qui ont été jugées les meilleures, on a une tendance marquée à perfectionner la marchandise de façon à la débarrasser des impuretés qui nuisent à sa valeur. Le jour viendra donc où le « Fine Pará » de la vallée amazonienne, au point de vue de son aspect, sera l'égal du produit de l'hevea de Ceylan et d'ailleurs ; à l'Exposition Nationale de Rio de Janeiro, en 1908, on a pu en admirer quelques échantillons, ainsi qu'à la dernière Exposition de caoutchouc, à Londres. A ce moment, elle aura encore pour elle ses qualités incontestées et sans rivales d'élasticité et de résistance qui assureront, haut la main, sa suprématie industrielle.

Cette triple suprématie ne tend qu'à s'accentuer de jour en jour. Au point de vue de la production, elle s'accroît et augmentera encore non seulement en raison des prix élevés de l'article, des exploitations nouvelles, mais aussi en conséquence de la mise en pratique d'un mode de coagulation nouveau, économique et rapide, que M. Rodolpho Miranda, ministre de l'agriculture au Brésil, fait essayer en grand, dans le territoire de l'Acre. Cette invention est dûe à un « paraense », M. Cerqueira Pinto, qui voit enfin couronner ses efforts, après une campagne assez longue et sans appui officiel ; les produits qu'il a obtenus, soumis à des fabricants et à des spécialistes des Etats-Unis et d'Angleterre, ont mérité les plus francs éloges et ont été payés plus cher que le caoutchouc obtenu par la défumation. Le procédé de M. Cerqueira Pinto réduira à deux, les diverses espèces de caoutchouc de l'Amazone : les qualités

inférieures disparaîtront et contribueront à renforcer, de ce fait, la suprématie commerciale et la suprématie industrielle du latex de l'hevea d'origine et de production brésilienne.

Il y a place au soleil pour tous, et si le caoutchouc du Brésil, à ce triple point de vue, devra toujours tenir le premier rang, si son hevea poussera librement, sans crainte de se voir attaqué par le cupim ou par des champignons vénéneux, ou de voir encore ses racines tenter inutilement de puiser leurs forces dans des terres autres que celles qui leur conviennent, rien n'empêchera au latex des heveas et des euphorbiacées d'Asie et d'Afrique de surmonter ces difficultés et de se placer facilement, grâce au développement constant de la demande et de la consommation mondiales.

J. de Argôllo fils



AVISO

A disponibilização (gratuita) deste acervo, tem por objetivo preservar a memória e difundir a cultura do Estado do Amazonas. O uso destes documentos é apenas para uso privado (pessoal), sendo vetada a sua venda, reprodução ou cópia não autorizada. (Lei de Direitos Autorais - Lei nº 9.610/98). Lembramos, que este material pertence aos acervos das bibliotecas que compõem a rede de bibliotecas públicas do Estado do Amazonas.

EMAIL: ACERVODIGITALSEC@GMAIL.COM



Secretaria de
Estado de Cultura

